

tête à tête
avec...

CHRISTIAN FERRAS

[Photo C. Poirier-P.M.]

EN fait, le seul problème qui inquiète les amis de Christian Ferras, c'est celui de sa moustache ! Il nous est revenu d'Amérique du Sud, affublé d'une paire superbe de « bacchantes » qui semblent réclamer impérieusement le pari du « sambro » : gardera, gardera pas ?... Pour tout le reste, ils sont tranquilles : Christian se montre musicalement plus en forme que jamais.

Ceci dit, Christian Ferras et sa moustache nous ont reçus pour un entretien plus sérieux, puisqu'il s'agissait d'évoquer ses débuts et sa carrière musicale.

— Qui êtes-vous, Christian Ferras ?

— Je suis le fils d'un refoulé, d'un inhibé.

— ??????????

— Mon père de très bonne heure, s'est mis au violon. C'était un excellent violoniste qui avait tout lieu d'espérer pouvoir faire une grande carrière. Hélas, à dix-huit ans, il s'est fendu la paume de la main : cela s'est passé à Nice, où il prenait le train de Paris afin d'aller entendre Fritz

Kreisler... Il a dû, sinon s'arrêter définitivement de jouer, du moins renoncer à une sérieuse carrière professionnelle, car un accident de ce genre ne pardonne pas à cet âge-là...

— Quelle sorte de cicatrice ?

— Regardez : j'ai exactement la même, seulement je me la suis faite à six ans, et à cet âge-là, tout est encore permis... Donc, lorsque j'avais six ans et demi et que, malade, je restais à la maison, mon père, en se promenant, aperçut un tout petit violon à la devanture d'un antiquaire « Si je l'achetais pour Christian ? »... Je pense, quant à moi, que mon père avait déjà des idées de « revanche » à travers son fils, et c'est pourquoi je vous ai parié tout à l'heure de « refoulement » et d'« inhibition » : je suis, si vous voulez, la « vengeance » de mon père... Donc, il entra chez le marchand pour acheter ce petit violon et me l'apporta.

— Quelle fut votre réaction ?

— Au bout de huit jours, je faisais quatre heures de violon par jour !

— Et cela dura-t-il ?

— Pas tellement longtemps : j'étais plutôt paresseux de nature, comme beaucoup de méridionaux, et je pensai bientôt qu'une heure de violon par jour me suffirait amplement.

— Ce qui a dû retarder considérablement vos progrès...

— Oh, beaucoup moins que vous ne le pensez, puisqu'à dix-huit ans, au Conservatoire de Nice, je récoltais tous les prix possibles et imaginables... Et tenez, à dix ans, je gagnais correctement ma vie : quand on représentait Thaïs à l'Opéra de Nice, c'était moi qui jouais la célèbre Méditation, et je touchais un cachet de cinq francs pour avoir « médité » !

— Avez-vous obtenu d'autres diplômes officiels que ceux du Conservatoire de Nice ?

— Quand les Allemands ont battu en retraite, nous les avons suivis, en quelque sorte, à faible distance, jusqu'au jour où nous nous sommes retrouvés à Paris, où j'entraî au Conservatoire en octobre 1944. J'y eus pour maîtres René Benedetti et Joseph Calvet. Deux ans plus tard — et je tiens à remercier mes maîtres, car je n'oublierai jamais tout ce que je leur dois — deux ans plus tard, dis-je, c'est-à-dire à treize ans, j'obtenais mes premiers prix de violon et de musique de chambre... J'ai gardé un merveilleux

souvenir de mon séjour au Conservatoire, en particulier de certaine séance de musique de chambre, où je jouais un trio de Mendelssohn et une sonate de Mozart : les coupures de courant étaient fréquentes en ce temps-là, et pas toujours prévisibles. Il nous fallut donc jouer par cœur, dans l'obscurité, et aucun de nous ne s'est trompé une seule fois !

— Donc, selon vous, l'enseignement, au Conservatoire, est vraiment excellent ?

— A la fois oui et non.

— Comment cela ?

— Parce qu'il est certain que d'une part on nous confie à de remarquables professeurs ; mais, d'autre part, nous ne les voyons pas suffisamment, nous ne profitons pas assez de leur enseignement : une heure et demie par semaine, ce qui n'est pas assez.

— N'est-ce pas un peu le cas de tous les étudiants ? Lorsque vous préparez un certificat de licence, par exemple, vous travaillez seul à environ soixante-quinze pour cent. Les études supérieures constituent dans une très large part une forme de travail personnel, et peut-être cela vaut-il mieux ainsi, ne le croyez-vous pas ?...

Christian Ferras - Nice 1943.

(Photo X...)



Dédicace de cette photo : « A Christian auquel je crois, à mon vieux collègue ! - Jacques Thibaud - décembre 1946. »

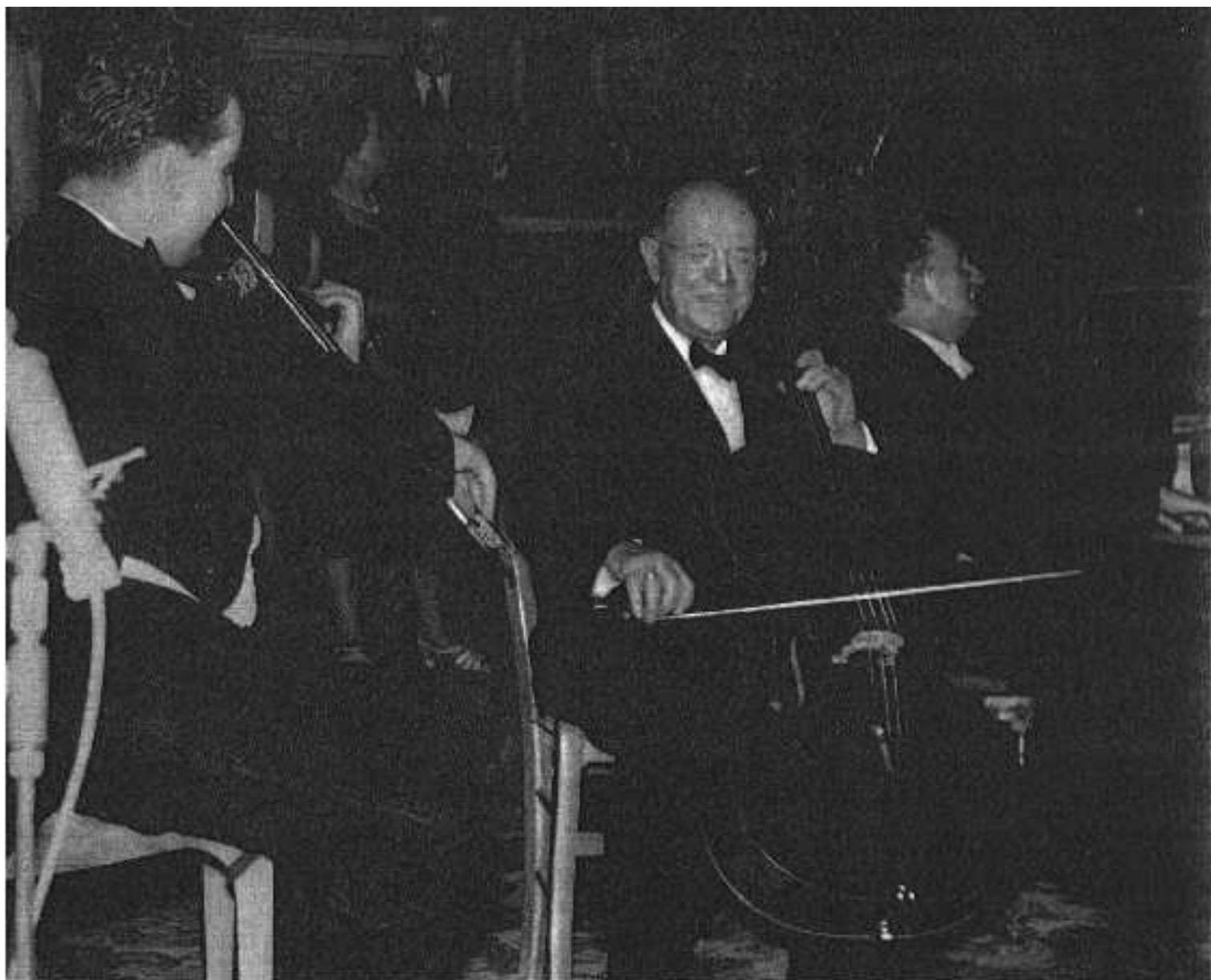
(Photo X...)

— Peut-être, mais... tout de même pas à treize ans !... Fort heureusement mes parents étaient là, et, grâce à eux, je n'ai jamais perdu une seule minute. Songez donc, à treize ans, je possédais un répertoire dont certains solistes ne disposent qu'en cours de carrière, sinon en fin de carrière : j'avais de quoi donner trois récitals, et je jouais huit concertos — par cœur, cela va de soi — dont celui de Beethoven !

— Beethoven à treize ans !... N'était-ce pas prématuré ?... Que pensez-vous des enfants prodiges, des « Wunderkinder » : il vous est d'autant plus facile de répondre que vous en avez été un vous-même...

— Je ne vais pas vous parler du petit Mozart, car certains pourraient

croire, à tort, que je fente le moins du monde un rapprochement... Ou plutôt si, parlons du petit Mozart, du compositeur. Comme beaucoup d'autres créateurs (l'avez-vous remarqué, presque tous les grands compositeurs ont fait preuve de dispositions irrésistibles dès leur plus tendre enfance), il a été musicien de très bonne heure : à six ans, paraît-il, il composait quatre menuets et des fragments de sonates ! Voilà bien l'instinct, la musique instinctive, car, à cet âge-là, nous ne pouvons évidemment pas parler d'inspiration due à un besoin de s'exprimer (un garçon de six ans, honnêtement, n'a pas grand chose à nous dire !), ni — cela va de soi — de science, ni même de véritable, de grande virtuosité. Et pourtant, c'est de la vraie musique...



1959 : au festival de Prades, Christian Ferras, Pablo Casals et Wilhelm Kempff.
(Photo Roland Kempff.)

— Oui, de la vraie musique à l'état pur, à l'état premier, si l'on peut s'exprimer ainsi...

— Eh bien, ne croyez-vous pas qu'un enfant, musicalement doué, peut posséder la même pureté, que c'est une erreur de considérer a priori le « Wunderkind » comme une sorte de petit singe savant ? Il y en a eu bien sûr, par la faute des parents. Ainsi, je me souviens d'un « maestro » de quatre à cinq ans qui inspirait une amusante caricature. On y voyait l'affiche

d'un concert, barrée en diagonale par la mention : « le concert ne peut avoir lieu — la maestro poussant une dent » !... Ne parlons pas de ces « enfants prodiges »-là, mais des autres, de ceux qui font de la musique et jouent en petits virtuoses, sans y être forcés par leurs parents, sans devenir l'objet d'une exploitation publicitaire et commerciale. Un enfant de huit ans peut interpréter fort correctement certaines œuvres, du moment qu'il possède un instinct authentique (et, bien sûr, une technique suffisante). Le problème n'est pas là... Avez-vous observé combien d'enfants sont doués pour les études dans les petites classes, et combien d'entre eux, un peu plus tard, « débrayent », perdent pied ?...

— Il est certain qu'un prix d'excellence dans les petites classes ne constitue pas un gage d'avenir, que beaucoup de parents (parfois même de professeurs) se font des illusions, se trompent lourdement quand ils annoncent que Pierre sera ingénieur, ou avocat, ou écrivain, lorsque ledit Pierre a douze ou treize ans... Une « orientation » prématurée (la chose, hélas, est très en vogue, de même que tous les discutables « tests » psychologiques ou graphologiques) expose à de très graves mécomptes !

— Vous voulez dire ces dessins qu'on vous fait examiner, ces petits carrés et ces petits triangles qu'on vous demande d'assembler ? En effet, il faut être bien sûr de soi pour engager

l'avenir d'un être sur ces sortes de choses... Qui sait, peut-être m'aurait-on dit : faites n'importe quoi, mais ne jouez pas du violon !

— Reverons à notre « enfant prodige »...

— Je vous disais donc que le vrai problème n'est pas celui de l'âge auquel on commence à paraître en public, car le plus tôt vaut le mieux. Mais oui, nous avons besoin de « faire de l'estrade » tout comme un boxeur a besoin de « faire du ring ». Le problème, c'est celui de la transition. Un peu comme il y a des « notes de passage », délicates et difficiles pour les chanteurs. L'instinct seul ne suffit pas pour faire une carrière de musicien : il faut que l'enfant prodige anchaîne avec l'artiste mûr, en conservant ses qualités premières, enrichies par l'intelligence, la compréhension, une solide culture musicale. C'est alors qu'on peut le juger : le petit singe savant disparaît des estrades et, pour la musique, meurt doucement ; au contraire, l'artiste authentique se confirme et prend même un nouveau départ : voyez Menuhin !...

— A quelle époque faites-vous remonter votre nouveau départ à vous, ou plutôt vos véritables débuts ?

— Vers 1950-1951, grâce à l'Action culturelle française : je donnai une longue série de concerts dans les petites villes allemandes et même à Hambourg, ce qui m'aida considérablement, car, six mois plus tard, je jouais à Berlin, sous la direction de Karl Böhm... Je donnai à cette époque-là près de cinq cents concerts !...

— Avec quels chefs avez-vous déjà joué ?

— Ma foi, sinon tous les chefs, du moins tous les chefs les plus connus, à l'exception de Toscanini, Furtwängler et Bruno Walter. ... A propos, je vous disais que mes vrais débuts remontaient à 1950-1951 ; pour moi-même, les « vrais de vrais » datent de 1959, du soir où, aux Etats-Unis, j'ai joué pour la première fois le concerto de Brahms sous la direction de Charles Münch : je n'oublierai jamais mon émotion !

— Aimez-vous particulièrement cette œuvre, que vous avez enregistrée ensuite avec Karajan ?

— C'est un de mes concertos préférés. J'aime aussi Bach, Mozart, Beethoven (cela va de soi !), le Con-

certo à la mémoire d'un ange d'Alban Berg que j'ai eu la joie de jouer déjà quatre-vingt-sept fois... Et puis Mendelssohn pour sa joliesse, le concerto de Tchaïkovski, où tout a été écrit pour l'instrument... Et puis, évidemment, Bartok, Stravinski, Prokofiev, que je rêve d'enregistrer un jour.

— Pourquoi donc un jour seulement ?

— Parce que, pour l'instant, je travaille à Sibelius. Et, croyez-moi, quoi qu'on en dise, c'est de la musique !

(Photo Richard de Grab.)

